

Denise Bombardier : « Nos critiques littéraires? Des images de pères impuissants »

André Vanasse

Numéro 59, automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38291ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1990). Denise Bombardier : « Nos critiques littéraires? Des images de pères impuissants ». *Lettres québécoises*, (59), 11–13.



Denise Bombardier :

« Nos critiques littéraires ? Des images de pères impuissants ! »

INTERVIEW
André Vanasse

Lq Vous avez dit à Ginette Ravel dans 7 jours (24 mars 1990) que la psychanalyse « ne vous était pas étrangère » et que vous l'aviez suivie, dites-vous, « selon les règles ». Si tel est le cas, votre fréquentation de la psychanalyse vous a fait comprendre — et vous nous le faites d'ailleurs clairement sentir dans *Une enfance à l'eau bénite* autant que dans *Tremblement de cœur* — que réussir dans la vie signifiait pour vous être « reconnue » ou, encore mieux, « vous faire un nom ».

De fait, le petite fille dont le père ne prononçait jamais le nom est devenue une femme publique, celle qui « s'est bâti un nom » grâce à ses talents de polémiste et de bagarreuse, celle qui a réussi à avoir sa revanche sur ce père qui, symboliquement, refusait de la « reconnaître ».

Votre rapport à l'autorité est hautement chargé d'émotion. Il est à la fois objet d'un intense désir et en même temps frappé d'un coefficient de haine qui est à l'image de celle que vous avez portée à votre père. C'est sur ces figures « d'autorité » que je voudrais vous interroger.

— À ce titre, comment réagissez-vous devant la critique patentée, non pas la « petite critique », c'est-à-dire celle qui fait circuler des ragots à votre sujet, mais celle qui, au nom des canons de la littérature et dont les noms sont éminemment respectés (je pense particulièrement à Réginald Martel et à Jean-Roch Boivin), considère que *Tremblement de cœur* est un échec littéraire, que ce roman ne présente aucun signe d'un talent littéraire ? Ces remarques vous blessent-elles ou vous incitent-elles à la réplique ?

D.B. À mon avis, un écrivain ne peut jamais répliquer. Pas plus moi que les autres, puisque

ce n'est pas la journaliste que je suis qui est prise à partie, mais la romancière. À ce titre, mon œuvre est ma seule réponse. Pour le reste, je suis sans voix, comme tous les écrivains du reste.

Par ailleurs, ce qui me sauve, c'est que je publie à Paris. La vraie critique, c'est celle qui vient directement de là-bas. Or, en France, on me perçoit essentiellement comme un écrivain. Je n'y incarne d'aucune façon un personnage public comme c'est le cas ici. Je me soustrais donc à ce qui pourrait m'être dommageable... et qui l'est malheureusement pour beaucoup d'autres écrivains qui doivent subir des commentaires critiques qui n'en sont pas. Car ces comptes rendus qu'on retrouve dans les journaux sont plus souvent qu'autrement des règlements de compte. Aucune loi, aucune norme qui soutiennent leur démarche. Aucune logique non plus. C'est le règne de l'irrationnel !

Publiant en France — qui est pour moi la mère patrie, c'est-à-dire une image maternelle forte, mais aussi, la racine du mot « patrie » le dit bien, une image paternelle tout aussi solide — je détiens donc une immunité psychologique face à ce qui pourrait m'arriver ici. Pour moi, cela est rassurant puisque je vois bien que les critiques qui s'acharnent sur mes œuvres le font à répétition. Du reste, quelle que soit la manière dont je m'y prendrai pour écrire mes prochaines œuvres, ces critiques ne voudront jamais me donner le droit d'exister. En ce sens-là, ce sont des images de pères impuissants.

De toute façon, ces commentaires critiques ne m'atteignent plus parce qu'ils n'ont aucune influence sur le public lecteur bien qu'ils m'aient beaucoup touchée au moment de la parution

d'Une enfance à l'eau bénite. Pourtant, je sentais bien que leurs commentaires n'avaient aucun rapport avec la qualité de mon récit, mais qu'ils se voulaient plutôt un rejet de ma personne. Ma réaction a été plus sereine pour *Tremblement de cœur*. Je sais que ce roman est réussi au plan de l'écriture. Or, quand on clame qu'il est non seulement mal écrit, mais le fruit d'une élève sous-douée, ça ne se comprend pas...

Lq Vous n'êtes pas sans savoir (en tout cas les éditeurs le savent, eux!) que le fait d'être une figure médiatique influe directement sur le chiffre des ventes de livres. En publiant Claude Charron, Gérald Godin ou Michel Tremblay, l'éditeur est quasi assuré de quintupler ses ventes normales. Le « nom » emporte largement sur « l'œuvre » (bien que l'œuvre puisse être d'excellente qualité).

Est-ce que la pensée qu'on achète Denise Bombardier, c'est-à-dire votre nom, plutôt que *Tremblement de cœur* ou *Une enfance à l'eau bénite* vous tracasse ?

D.B. Encore là, mon immunité me rassure : en France, on a acheté *Tremblement de cœur* avec le même enthousiasme qu'*Une enfance à l'eau bénite*. Cette réponse spontanée du public m'a confirmé que l'écrivain que je suis l'emportait sur le personnage que j'étais censée représenter. Pour moi, c'est la preuve que le lecteur français reconnaissait dans mes romans une « œuvre littéraire ». Au Québec, la situation était moins claire. Je savais qu'en publiant *Une enfance...* — je ne suis pas dupe ! — ce serait d'abord « Denise Bombardier » qu'on voudrait connaître. Mais si ce récit n'avait pas été apprécié à titre d'œuvre littéraire, je n'aurais pas vendu au Québec autant d'exemplaires de *Tremblement de cœur*. Car, s'il arrive que le lecteur se fasse leurrer sur une première œuvre, rarement tombe-t-il dans le panneau une seconde fois.

J'ai pris le risque d'être à la fois journaliste et écrivain. Je savais que la partie ne serait pas facile. J'ai la certitude aujourd'hui que j'ai eu raison de persévérer puisque j'ai réussi à produire une deuxième œuvre qui me confirme dans mes capacités d'écrivain.

Lq Votre ambition naturelle vous a incitée à publier en France plutôt qu'au Québec. À ce sujet, vous avez dit à Hugo Léger, du mensuel MTL (édition d'avril 1990) et je cite : « Grâce à ma maison d'édition (Seuil), au moment d'Apostrophe, le livre sera installé partout en France, et une semaine plus tard, dans tous les pays francophones. Que l'expression québécoise de la culture française existe de Saïgon à Casablanca, n'est-ce pas là le vrai patriotisme ? » Le raisonnement paraît inattaquable. Pourtant vous n'êtes pas sans savoir que d'autres écrivains, et non les moindres — entre autres Yves Beauchemin, Antonine Maillet, Arlette Cousture, Jacques Poulin — ont choisi plutôt la formule de la coédition, c'est-à-dire de publier à la fois chez un éditeur québécois et

un éditeur français précisément par patriotisme. Dans certains cas, les succès de librairie ont été considérables en dehors du Québec. Aviez-vous songé à cette formule ?

D.B. Non. Car la question ne se posait pas : allais-je refuser de publier en France alors qu'un éditeur de grand renom m'en donnait la possibilité ? Qui aurait refusé une offre semblable ? Je connais des écrivains — Jacques Poulin, par exemple — qui auraient tout donné pour publier leur premier roman en France. Ils n'ont jamais pu le faire parce qu'ils n'ont pas trouvé un éditeur intéressé à les prendre sous son aile. Moi, j'en avais un. Alors...

Par ailleurs, sans prétendre que la chose ne se fait pas au Québec, je dois avouer que j'ai trouvé en France une directrice littéraire, Françoise Blaise, qui m'a fait beaucoup travailler mes manuscrits. Je ne publie pas mon premier jet. Je réécris soigneusement mes livres. De ce point de vue, j'ai beaucoup profité des conseils qu'on m'a prodigués. D'autant plus qu'on l'a fait avec intelligence et délicatesse. J'aurais refusé toute forme d'ingérence. Je me suis battue pour conserver des expressions que je croyais conformes à mon propos. On m'a respectée.

Quand je lis des livres québécois, je ne peux m'empêcher de me dire : « Ça, c'est un manuscrit. C'est un premier jet. Dommage qu'il ne l'ait pas retravaillé ». En ce qui me concerne, j'éprouve le sentiment du travail bien fait, car j'ai découvert là-bas le professionnalisme comme je souhaitais le trouver, c'est-à-dire une maison qui respecte mon imaginaire tout en me donnant les moyens de m'améliorer.

Lq Toujours à propos du Québec, comment percevez-vous notre littérature ? Avez-vous l'impression qu'elle offre des particularités suffisamment marquées pour être spécifique ? Y avez-vous trouvé des modèles pour élaborer votre propre écriture ? Quels sont-ils ?

D.B. Je sais qu'il n'y a pas un seul Français qui pourrait écrire les livres que j'écris. J'écris selon mon instinct. Par ailleurs, je lis à peu près tout ce qui se publie en littérature ici. Par curiosité, mais aussi par métier puisque j'ai toujours eu à cœur, à l'intérieur des émissions que j'animais, de donner une présence à la littérature québécoise. Soit dit en passant, ce choix était personnel puisqu'il n'a jamais été inclus dans mon mandat. Du reste, le jour où j'ai quitté *Noir sur blanc*, ça s'est arrêté. Il n'y a plus eu d'émission où on a parlé des livres. Je recommence avec *Aujourd'hui dimanche*. Le secteur culturel que nous couvrons est beaucoup plus large qu'à *Noir sur blanc*. Il m'est donc plus difficile de donner autant d'espace à la littérature québécoise, mais je lui en accorderai une.

La littérature québécoise, je la connais.

Lq Maintenant que vous avez publié *Tremblement de cœur* et que vous avez pris une certaine

distance par rapport à Une enfance à l'eau bénite, comment jugez-vous cette première œuvre en tant qu'écrivain ?

D.B. Avec le recul, il me paraît qu'*Une enfance à l'eau bénite* a été influencé par mon écriture journalistique. Il ne faut pas oublier que ma formation initiale est celle de journaliste. J'ai pratiqué et pratique ce métier depuis trois décennies. Mais j'ai trouvé un moyen de contrer cette tendance naturelle: il consiste à alterner l'essai et les romans. De cette façon, je réussis mieux à élaguer, dans mes fictions, les « explications » que j'ai spontanément tendance à glisser dans mes romans. Car j'ai acquis la certitude que « l'explication » doit venir de l'intérieur des personnages et non de l'extérieur.

En ce sens, on peut dire qu'*Une enfance à l'eau bénite* avait les qualités de la spontanéité, mais les limites du contexte dans lequel le livre a été écrit.

Un autre faiblesse que je pourrais énoncer à l'égard d'*Une enfance à l'eau bénite*, c'est de ne pas l'avoir nommé « récit » (j'ai choisi plutôt le terme « roman »). Mais si je l'ai fait, c'est parce que mes parents vivaient encore au moment où j'ai publié cette autobiographie. Or, c'était dans le but de protéger ma mère que j'ai pris cette décision. Ma mère aurait toujours pu dire (elle n'a jamais lu *Une enfance...*) que ce n'était pas la vérité qui était racontée dans ce livre puisque que c'était un roman ! Si quelqu'un veut me lancer la première pierre pour avoir agi de la sorte, qu'il le fasse.

Même attitude aussi vis-à-vis mon père. Il était malade. Je croyais qu'il allait mourir. Et comme ce que j'avais à dire à son sujet me semblait dur à son égard, j'ai attendu... jusqu'au jour où je me suis rendu compte que si je reportais éternellement la publication de mon livre, je mourrais sans avoir jamais réalisé mon rêve de devenir écrivain. Or, je savais qu'il fallait que je passe à travers cette épreuve pour y arriver...

Lq *Vous avez dit que Tremblement de cœur a nécessité trois rédactions successives. Quels étaient les problèmes techniques auxquels vous faisiez face outre celui du passage d'une narration du « elle » au « je » D'un point de vue strictement littéraire, avez-vous l'impression d'avoir mieux maîtrisé votre écriture et comment ?*

D.B. Le piège dans lequel je suis tombée dans *Une enfance à l'eau bénite* était celui de l'explication. J'ai essayé de l'éviter dans *Tremblement de cœur*. D'éviter aussi et surtout une tendance à la censure. Par exemple, j'ai failli rayer le passage où Françoise Robert, avant de quitter son amant, laisse un billet de 1 \$ « par terre, bien en vue » dans la chambre d'hôtel après avoir fait l'amour avec lui. Or, on m'a fait comprendre que je devais absolument donner libre cours à mon imaginaire, que je n'avais pas le droit — même si je savais que la critique québécoise m'en

ferait reproche — de bâillonner mon personnage. Je me sentais d'autant plus disposée à biffer ce passage que je savais qu'il n'y avait pas beaucoup de femmes écrivains qui avaient osé raconter la passion et l'érotisme de la manière dont je le faisais dans ce livre. Je devais donc surmonter mes propres craintes. C'est en acceptant de rédiger cette histoire au « je » que j'ai finalement assumé toute la frénésie du personnage. À partir de ce moment, je ne vivais plus qu'à l'intérieur de lui. Et du même coup, avait disparu la journaliste. L'écrivain était tout entier à son écriture...

Lq *N'avez-vous pas eu le sentiment que vous preniez un risque en réintroduisant des éléments autobiographiques d'Une enfance à l'eau bénite dans ce deuxième roman ? Je m'explique: en réactivant des souvenirs (parfois quasi textuellement) de la narratrice d'Une enfance à l'eau bénite, ne croyez-vous pas que vous avez créé une certaine confusion chez le lecteur ? Car ce dernier ne sait plus trop si ce livre est une autobiographie déguisée ou un roman. De là, sans doute, viennent les extrapolations de certains journalistes. D'autre part, si Françoise avait pris ses distances par rapport à la narratrice d'Une enfance à l'eau bénite, ne pensez-vous pas que cela vous aurait donné plus de liberté dans l'élaboration de son imaginaire ?*

D.B. Les ressemblances entre la narratrice d'*Une enfance à l'eau bénite* et le personnage de Françoise dans *Tremblement de cœur* m'ont échappé. Le plus étrange, c'est que je n'ai absolument pas tenu compte d'*Une enfance à l'eau bénite* lors de la rédaction de *Tremblement de cœur*. Je me rends compte que j'étais encore prisonnière de mon passé et que cette femme ne pouvait avoir que ce genre d'enfance. Encore qu'il ne faille pas oublier que Françoise ressemble à beaucoup de femmes de ma génération. Quoi qu'il en soit, le livre s'est écrit de la manière que vous connaissez. Il faut croire que je ne pouvais l'imaginer autrement...

Lq *Vous préparez une troisième fiction. D'après ce que vous avez dit à Madame Carmen Montessuit du Journal de Montréal, « il s'agira de l'histoire d'un homme malmené par les femmes ». La question de la forme, c'est-à-dire la manière dont vous allez raconter l'histoire, vous fait-elle problème ? Si oui, de quelle manière ?*

D.B. Non. Pas pour le moment même si écrire ce roman au « je » me paraît un assez grand défi. Car ce « je » de la narration, c'est celui d'un homme. Il est difficile de se mettre dans la peau d'un homme, mais, à ce jour, la rédaction va bon train. Je suis confiante de relever le défi.

Lq *Dernière question: quelle serait votre plus grande joie à titre d'écrivain ?*

D.B. Je n'en aurai jamais parce que je ne cesserai jamais d'écrire! **Lq**